Pelham
FRC 3 27 11 9b.
B

28.

EXTRAIT

DE LA DÉCADE PHILOSOPHIQUE,

Prairial, an XII, Nos 26 et 27.

Case
FRC
23619

DE LA RICHESSE.

Le sage dit que son cœur la méprise,
Le sage ment et dit une sottise. — VOLTAIRE.

Est-il bien inconvenant, bien anti-philosophique d'appliquer à la richesse ces deux vers de Voltaire au sujet de *la gloire*, et ce philosophe lui-même, en travaillant de bonne heure à s'enrichir, en réussissant à se faire un revenu de cent mille francs dont il a fort bien su jouir, n'a-t-il pas prouvé par son exemple que la roue de la fortune n'était pas plus à dédaigner par *le sage* que la trompette de la renommée? Ne pensait-il pas que ce sage dit également un mensonge et une sottise lorsque affectant pour lui-même le mépris des richesses, il entreprend aussi d'en dégoûter les autres?

Quelle que fût à cet égard l'opinion de Voltaire, essayons de fixer la nôtre, en nous faisant des idées claires de ce puissant et universel objet d'envie, *la richesse*, de manière à savoir bien à quoi nous en tenir sur son prix réel, sur les soins et les sacrifices que son acquisition exige de nous, et sur les avantages attachés à sa possession. Certainement en toute occasion et dans celle-ci plus qu'en toute autre, il importe de se faire des idées claires; car c'est le seul moyen d'être conséquent dans sa conduite. C'est toujours faute d'idées claires, c'est pour n'avoir pas considéré sous toutes ses faces l'objet quelconque qu'ils ont dédaigné ou qu'ils ont voulu atteindre, que tant de gens nous montrent une versatilité si grande et des contradictions si frappantes dans leur manière de penser et d'agir. C'est faute d'idées claires, bien déterminées, bien assises, par-

THE NEWBERRY
LIBRARY

ticulièrement sur l'objet qui nous occupe, que nous voyons tous les jours par l'effet d'une déception naturelle et du plus cruel mécompte, d'un côté des hommes qui ont travaillé toute leur vie à s'enrichir, ne pas trouver dans la possession d'un bien si longuement attendu, les jouissances réelles et tous les avantages qu'ils s'en étaient promis ; de l'autre des philosophes, des artistes qui long-tems ont dédaigné cet objet universel des vœux de la multitude, ressentir les suites d'une insouciance mal raisonnée et venir trop tard augmenter la foule des aspirans.

Pour les uns et pour les autres, j'essaierai d'offrir ce qui leur manque à tous, des idées claires ; et d'avance je préviens franchement que tout me dispose à dire de la richesse ce que Voltaire dit si agréablement et moins justement peut-être de la gloire :

> Le sage dit que son cœur la méprise,
> Le sage ment et *dit une sottise.*

Puissé-je en convaincre mes lecteurs comme je m'en suis convaincu moi-même ! On a tant maltraité ces pauvres riches ! Des moralistes, des philosophes de toute secte, divisés en tout dans leurs opinions, se sont tous accordés sur ce point là, et c'est toujours à qui, la plume à la main, leur portera les plus rudes coups. Il est bien tems qu'un *philosophe* prenne enfin leur défense. Si comme tel j'entreprends cette tâche difficile, j'y succomberai peut-être ; mais quelque intention qu'on puisse en cela me supposer, nul au moins ne pourra me soupçonner d'être influencé par l'esprit de corps.

Pour donner plus d'intérêt à cette discussion, j'imagine un père sans fortune, offrant à son fils le résultat de ses réflexions et de son expérience, au moment critique et décisif où le jeune homme, au sortir de ses études, doit faire choix d'un état et se procurer la subsistance par son travail. Après avoir rendu compte à son fils de tout ce qu'il a fait jusqu'à présent pour son éducation et pour le mettre à portée de se suffire à lui-même, le père lui fait sentir tous les nouveaux devoirs que sa condition lui impose, la nécessité du travail, l'obligation où il est de choisir une profession, et pour l'exercer avec honneur et en

tirer un salaire convenable, tous les sacrifices que cet objet de première importance exige de lui. Le jeune homme dont le cœur est honnête et le jugement sain, n'a rien à objecter et se résigne; mais à l'aspect de ce tableau sévère, il soupire tristement. Il regrette ces exercices littéraires et scientifiques, ces études chéries qui jusqu'à présent l'ont occupé si agréablement et sans contrainte. Son père, affecté d'un sentiment non moins pénible, se souvient qu'une position précisément pareille excita en lui les mêmes regrets, détruisit les mêmes illusions, il retient ses larmes prêtes à couler..... Pour consoler ce fils qu'il aime et qu'à tout prix il veut rendre heureux, je suppose qu'il lui tient à peu près le discours suivant :

« Cher ami, je te parle de travail, de peine à prendre, d'une nécessité qui nous en fait la loi, d'une dépendance naturelle et sociale à laquelle rien ne peut nous soustraire..... C'est la vérité, c'est la position où toi et moi nous sommes, qui me force à te tenir ce triste et sévère langage. Oh ! que je voudrais pouvoir te parler sur un autre ton ! Mais quoi, tout autour de toi et à chaque instant du jour, tu verras des hommes dispensés de tout travail, affranchis de toute dépendance, même de celle de la nature à quelques égards, et dont la loi civile garantit partout les droits à l'indépendance et au repos. Ces hommes-là, ce sont les *riches*.... Mon enfant, parlons-en sans humeur, sans honteuse et importune envie, et fixons bien nos idées sur les droits, les devoirs et les avantages réels de cette classe d'hommes comparativement à ceux de la classe opposée.

» Que Rousseau et tous ceux qui avant et après lui ont déclamé sur cette matière, en disent ce qu'ils voudront, tout nous force de convenir que, sous tous les points de vue, le riche est dans la position véritablement la plus *heureuse*. Longtems égaré par Rousseau, dupe de son éloquence et de ces tableaux séduisans par lesquels il sait si bien en imposer à l'imagination, il m'a fallu revenir à l'opinion universelle et qui, certes, n'est pas universelle pour rien. Les illusions philosophiques, les exagérations en morale ont leur danger comme

toutes les autres ; l'expérience m'en a bien convaincu, et il m'importe beaucoup de te prémunir notamment contre celle-là.

„ On peut dire sur l'abus de la richesse, sur ses effets moraux et sur les dangers attachés à sa possession, les plus belles choses du monde. *Qui a le plus, a le moins ;* cet axiôme, d'une vérité mathématique, les réduit à leur juste valeur. Si le bonheur résulte d'un équilibre constant entre nos besoins et nos facultés, certainement cet avantage est toujours dans la main du riche. Il n'a besoin que de sens commun pour s'en bien convaincre lui-même et se conduire toujours en conséquence. Si beaucoup de riches en agissent autrement, si leurs besoins augmentent souvent en raison de leurs facultés et quelquefois même en proportion plus grande, il n'est rien moins que prouvé que leurs vices et leurs folies soient un effet nécessaire des faveurs de la fortune. J'ai dit *beaucoup de riches*, je n'ai pas dit la majorité. Peut-être en effet serait-il très-facile de prouver que dans cette classe d'hommes, ceux à qui l'on peut reprocher l'abus des richesses et les excès qui en sont la suite, sont en très-petit nombre relativement à ceux qui font de leurs grands biens un usage conforme à la prudence et à la droite raison. Ce n'est pas que ces derniers en soient personnellemeut plus estimables peut-être ; s'ils se conduisent prudemment, c'est pour eux qu'ils le font. C'est pour conserver, c'est pour ajouter sans cesse à leur bien-être propre, sans aucune vue de bienfaisance et d'humanité. Sans doute que parmi ces gens-là, les belles et grandes ames, ces hommes qui font du bien public et du bonheur de ceux qui les entourent en particulier l'objet d'une occupation et d'un dévoûment continuels, seront toujours assez rares ; mais il n'est pas moins vrai de dire que parmi les riches en général le nombre des hommes prudens et modérés l'emporte sur celui des hommes déréglés, sans cesse plus avides et aveuglément dissipateurs. Là comme ailleurs, l'idée consolante de l'auteur de *la Richesse des Nations* (1) s'applique encore

---

(1) Livre II, chap. 3. — Smith, dans cet intéressant chapitre, établit, comme on sait, que l'homme prodigue, quand même il ne consommerait que les marchandises de son pays et que l'étranger

pour l'honneur et le bien de l'humanité. Tout nous porte même à croire que le nombre de ces riches si indignes de l'être diminuera de plus en plus. Nous devons l'attendre du progrès des lumières et de la morale, du perfectionnement de l'éducation, et sur-tout de l'heureuse direction que notre nouvelle forme de gouvernement et les principes actuellement adoptés ne peuvent manquer de donner à l'opinion publique.

„ Te dirai-je enfin, mon cher fils, tout ce que je pense sur cet objet ? L'avantage le plus précieux du riche, ce qui constitue véritablement le *bonheur* de sa position, est dans cette liberté absolue qui, le rendant totalement indépendant de ses semblables pour la satisfaction de tous ses besoins, le laisse souverain maître de ses facultés personnelles qu'il peut employer comme et autant que bon lui semble. Il est vrai qu'une occupation, un travail quelconque, s'il n'est pas nécessaire à sa subsistance, est nécessaire à son bonheur ; eh bien, n'est-ce rien que les sciences, les arts et tous les objets de l'industrie humaine ? Quelle plus vaste carrière peut être ouverte à son activité, à cette curiosité naturelle qui nous porte à tout observer et à vouloir nous rendre raison de tout ce qui se passe à l'entour de nous ? Si son caractère et ses habitudes ne le portent pas à la méditation et aux études profondes et sédentaires, mille autres objets d'observations et d'expériences utiles lui sont offerts dans l'agriculture, dans les arts chimiques ou mécaniques. Mille moyens enfin de s'occuper utilement et agréablement à la fois sont dans ses mains ; il n'a besoin que de le vouloir.

„Je dis : Il n'a besoin que de le vouloir. J'ajouterai qu'il doit le vouloir, et que tout lui en fait une loi. Il le doit pour l'intérêt de son bonheur même ; cela est bien assez prouvé. Il le doit

---

n'en profiterait aucunement, n'en fait pas moins acte de mauvais citoyen. Mais il prouve en même tems que, hors les cas de crise et de révolution politique, l'économie et la bonne conduite sont le partage de la grande et très-grande majorité, maintiennent ainsi dans une nation le progrès naturel de la richesse publique, et compensent avec avantage les mauvais effets de l'inconduite et de la prodigalité non-seulement de quelques individus, mais encore du gouvernement, quel qu'il soit.

encore pour remplir l'obligation commune à tous les membres de la société, pour satisfaire à cette grande loi de la nature, par laquelle *nul n'a droit aux jouissances de la vie, qu'autant qu'il les a gagnées et méritées par son travail.* Si le riche n'a pas besoin de recevoir positivement un salaire, il n'en doit pas moins à la société la juste récompense de tout ce qu'elle fait journellement pour lui. Or il ne peut véritablement s'acquitter de ce devoir, qu'en payant comme tous les autres hommes *le travail par le travail.* L'obligation du riche à cet égard est même plus sacrée et plus étroite encore; car disposant de moyens plus grands et plus étendus, moyens qu'il tient de la société même et de son consentement unanime, s'il ne lui en doit pas un compte rigoureusement exact, il doit au moins employer utilement et au profit de la société ces mêmes moyens qu'elle a mis à sa disposition (2).

„ Ce n'est pas tout encore de pouvoir faire tout ce qu'il veut et comme il le veut. Je vois dans la position du riche un second avantage d'une importance morale non moins inappréciable, avantage qui de sa nature n'appartient et ne peut guères appartenir qu'à lui. Je le dis affirmativement: l'étendue et les grandes vues de l'esprit, que dis-je? les idées *libérales*, les sentimens nobles, la grandeur d'ame enfin et les inclinations généreuses, par cela qu'elles lui sont plus faciles, lui sont aussi plus familières; par cela qu'elles lui sont plus familières, lui conservent sans altération le sentiment de sa dignité person-

---

(2) Remarquons bien que ce mot *utilement* ne peut être généralement appliqué à l'emploi d'un nombre plus ou moins grand d'artisans de toute espèce, qu'un vain caprice ou des vices odieux porteront le riche à mettre en œuvre. La société profite réellement d'un édifice qu'il élève ou qu'il embellit, d'une somme qu'il place avec intérêt, d'un art qu'il cultive ou dont il encourage les produits, quand même il n'aurait en cela d'autre vue que son bien-être personnel. Mais, certes, loin de profiter de tout ce qu'il sacrifie à sa *gourmandise*, *à son libertinage* ou à une vanité ridicule, la société dans ce cas lui peut reprocher comme un crime un emploi vain et futile d'hommes et de choses qu'il pouvait si facilement utiliser.

nelle, et le maintiennent ainsi à cette hauteur, source d'un plaisir ineffable et aliment de toutes les vertus. Je me hâte de m'expliquer.

» Celui qui travaille pour sa subsissance, celui dont le revenu se compose d'une suite de petits gains journaliers, qui ne vit qu'à la faveur de petites précautions économiques dont chacune en particulier ne peut être impunément négligée, le pauvre enfin se voit forcé nécessairement de tout soumettre au calcul. Aucun sacrifice pour lui n'est faible, et ceux même les plus légers, que le devoir, l'humanité ou la simple convenance peuvent exiger de lui, sont pour lui pénibles, et pénibles d'autant plus que sa position est plus précaire, ses moyens de subsistances moins assurés. Les occasions pour lui d'un petit calcul à faire, d'un petit intérêt à conserver, se renouvellent à chaque instant du jour.... Qui ne sait l'influence qu'exercent sur notre caractère, sur notre manière de voir et de sentir les objets qui nous occupent habituellement? Eh bien! la nécessité d'une économie minutieusement sévère, d'une attention à donner sans cesse aux plus petits gains et aux pertes les plus légères, en nous concentrant dans le sentiment étroit de nos besoins personnels, en nous y ramenant forcément chaque fois que nous serions tentés de les perdre de vue, ne doit-elle pas aussi retrécir l'esprit, resserrer le cœur et mettre enfin l'un et l'autre dans l'impossibilité de sortir de cette petite sphère où aucun mouvement expansif, aucune affection noble et généreuse ne peut trouver place? Tel est, mon cher enfant, l'effet naturel, immédiat, universel, à très-peu d'exception près, je ne dis pas seulement de la pauvreté réelle, mais de toute condition, état ou profession quelconque, qui nous soumet journalièrement à tenir compte d'un sou, d'un liard mis à profit ou soigneusement épargné. D'une position toute contraire, ne doit-il pas résulter une expansion plus libre et plus fréquente, une manière plus large de considérer les hommes et les choses, enfin des sentimens et un caractère tout autre? A cette différence de position, tient uniquement la différence qui sensiblement se remarque dans le caractère et les habitudes morales des deux sexes, des peuples entre eux, et des différentes classes de la société, entre la

femme et l'homme, entre une nation commerçante et une nation guerrière, entre l'habitant des campagnes et celui des villes, entre le marchand en détail et le marchand en gros, entre l'artisan et le *bourgeois* proprement dit, enfin entre celui qui petitement calcule à chaque instant du jour et celui qui peut s'en dispenser.

„ Ceci, pour le dire en passant, t'explique pourquoi les auteurs de romans en général placent toujours leurs héros et leurs héroïnes dans la classe la plus brillante et la plus élevée. Ce n'est certainement pas que les gens à carosse et à châteaux doivent intéresser davantage par eux-mêmes les lecteurs dont le plus grand nombre n'a ni château ni carosse, et sait fort bien s'en passer, mais c'est que l'auteur trouve bien plus facilement dans cette classe d'individus et dans tous les moyens dont ils disposent, de quoi nouer une intrigue, la compliquer, l'étendre et la dénouer à sa fantaisie. En sauvant ainsi à ses héros, à ses lecteurs, à lui-même ces détails ignobles et ces soins importuns qui sont comme la partie honteuse de notre existence, et qui désenchantent la vie, là seulement, ou du moins là plus facilement qu'ailleurs, il trouve des instrumens toujours propres à l'usage qu'il veut en faire, et une matière, pour ainsi dire, toujours inflammable pour les passions vives, les affections tendres, les mouvemens généreux et les émotions de toute nature qu'il veut faire naître, puis étendre, nuancer et développer au gré de son imagination et de son génie. Un pauvre diable n'a pas le tems de penser et de sentir autant qu'il le voudrait bien, d'analyser et suivre tous les mouvemens de son ame, de savourer le plaisir ou la douleur, et d'écrire de longues lettres d'amour. Il faut qu'il travaille pour gagner sa subsistance, et cette grande affaire laisse peu de prise dans son esprit aux hautes et nobles pensées, dans son ame aux passions humaines, aux impressions délicates, aux sentimens affectueux et tendres. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner si les romanciers, en rendant ainsi leurs ouvrages plus faciles à faire, entendent bien leur intérêt propre, et si une voie et des moyens tout autres ne les conduiraient pas plus surement au but que tout auteur de roman doit se proposer, qui est de peindre avec vé-

rité, d'intéresser le plus grand nombre, et de plaire à ses lecteurs en les instruisant. Il me suffit ici de t'avoir fait observer les justes motifs de préférence qui généralement les déterminent tous (3). ,,

,, N'abandonnons pas cette grande question sans l'avoir traitée sous tous ses points de vue ; car en ce genre, il faut tout dire, et quand je contredis à tel point une opinion que tous les philosophes adoptent ou feignent d'adopter, je puis demander au moins qu'on m'entende jusqu'au bout.

,, J'établis nettement que la classe riche est à tous égards la plus digne d'envie. Mais il est dans cette même classe une distinction à faire, distinction d'une grande importance et qui va peut-être concilier mon opinion avec celle des moralistes les plus austères, des philosophes même les plus infatués du *Diogénisme*.

,, Je dis donc qu'il faut distinguer dans cette classe les riches parvenus et les riches de naissance. Parmi les premiers, je distingue encore : 1° ceux qui ne doivent leurs richesses qu'à

---

(3) Considérés sous ce point de vue, Richardson dans tous ses romans et Rousseau lui-même dans le sien, sont loin d'offrir des tableaux attachans et vrais, où le commun des lecteurs puisse en tout et partout se reconnaître. La force du sentiment qui pour tous est la même, m'intéresse au sort de leurs héros, me fait partager leurs alarmes; mais leurs habitudes, leurs alentours, tout ce qui constitue leur existence sociale ne m'en reste pas moins à peu près étranger; c'est un monde qui n'est pas le mien. Ne cherchons pas d'autres raisons pour expliquer pourquoi Richardson, avec raison plus admiré, cependant est généralement moins lu, moins goûté que Fielding. Dans tous les ouvrages de ce dernier sans exception, le commun des lecteurs trouve au moins complètement à s'assortir, et cette seule circonstance donne au moindre de ses romans un charme, un intérêt indéfinissable. Il y a tel des romans de Fielding où l'on voit presque à chaque chapitre le héros embarrassé de pourvoir à son dîner. Je conviens que cette position est loin d'être généralement la plus commune. Mais enfin avec lequel des deux, d'un milord ou d'un pauvre hère, peut-on franchement et en faisant quelque retour sur soi-même, s'identifier mieux et avec plus de vraisemblance et de plaisir ?

Homo sum, humani nihil à me alienum puto.

un travail plus ou moins pénible, mais toujours long et assidu, et aux épargnes qu'ils ont, pendant longues années, faites sur leurs gains journaliers; 2° ceux qui rapidemeut et presque tout à coup, par l'avantage de leur position ou par l'effet de ces hasards heureux dont on peut citer plus ou moins d'exemples, sont passés de la classe pauvre dans celle où ils figurent maintenant.

» Certes, et j'en conviens très-volontiers, il est très-peu de ces riches parvenus auxquels on puisse attribuer tout ce que j'ai dit précédemment sur les avantages du riche en général, et dont nous puissions raisonnablement envier le sort. Les premiers qui composent sans doute le plus grand nombre, ne doivent le bien dont ils jouissent, qu'au sacrifice de leur vie employée presque toute entière à l'accumulation successive de leurs gains journaliers, et cela au prix de mille privations et de travaux non interrompus. Ils ont atteint sans doute le but qu'ils se proposaient; mais, dis-moi, mon fils, voudrais-tu l'avoir atteint au même prix ? On te conduit dans une maison opulente où tous les genres de plaisirs se réunissent pour la satisfaction du maître et celle des amis qu'il y reçoit. Tu y passes une soirée charmante, et tu ne peux t'empêcher de porter envie à l'heureux mortel qui réunit ainsi autour de lui tout ce qui peut contribuer au bonheur de la vie. Mais le lendemain matin une affaire quelconque te ramène dans cette même maison. Entre dans le cabinet du maître. Tu l'y trouveras entouré de paperasses, grondant ses clercs ou ses commis, profondément occupé d'une négociation, d'une affaire qui n'a d'autre intérêt à ses yeux que le bénéfice pécuniaire qu'il en attend, en proie enfin à mille soucis, mille agitations dont une seule ferait ton supplice. Eh bien ! son opulence, ces plaisirs dont il jouissait hier, te paraissent-ils alors assez desirables pour être achetés à si haut prix ? Cependant, mon cher fils, c'est à ces conditions qu'il faut généralement se soumettre, si l'on veut parvenir au même point; cependant les plus beaux tems de notre vie s'écoulent ainsi; puis quand l'heureux moment est venu où, libres de tout soin et riches enfin, nous pourrions au sein du repos jouir d'un bien si chèrement acquis,

les infirmités de l'âge et l'affaiblisssement de nos facultés nous en ôtent le pouvoir, ou rendent à peu près nul pour nous le sentiment de la jouissance. Tel est le sort commun de tous ces marchands, ces hommes de loi, ces artisans ou manufacturiers devenus riches après 40 et 50 ans d'une vie parcimonieuse, laborieuse et sans cesse agitée; et pourtant, ne cessons pas de nous le répéter à nous-mêmes, cette étroite parcimonie, ce travail sans relâche, cette agitation perpétuelle sont, dans l'ordre ordinaire des choses, les seuls moyens naturels, même les seuls légitimes qui nous soient offerts de parvenir à ce que nous appelons *la Richesse* (3).

„ Ajoute à ces considérations celle-ci non moins puissante: c'est qu'à l'égard de cette première espèce de riches parvenus, l'attention, les soins et les calculs minutieux qui ont fait l'occupation continuelle de leur vie, cet esprit de thésaurisation enfin qui les a constamment animés, ont dû nécessairement déterminer leurs goûts et leur caractère, de manière à les rendre pour la vie étrangers à toute idée, toute conception tant soit peu grande et libérale, de sorte qu'on ne peut nullement appliquer à leur position ces avantages précieux que tout à l'heure nous trouvions dans la position du riche en général.

„ Quant aux mortels plus favorisés et en très-petit nombre, qu'une position toute particulière, ou un coup heureux de la fortune a mis à portée d'acquérir sans peine et en très-peu de tems ce que tous les autres passent leur vie à rechercher et à poursuivre, crois-le bien, mon enfant, ce cas extraordinaire est tellement contraire à la nature des choses, qu'on peut bien affirmer toutes les fois qu'il arrive que le riche ainsi parvenu, n'est devenu tel qu'aux dépens de sa conscience, de son hon-

---

(4) Voyez à l'appui de ces réflexions un morceau aussi agréablement écrit que profondément pensé *sur l'inconséquence de nos desirs*, extrait de la *Bibliothèque britannique*, et que nous avons inséré tout entier dans ce journal, il y a huit ans. (*Décade philosophique*, n° 86, 20 fructidor an IV.) On peut aussi, sur le même objet, lire avec fruit deux chapitres du livre d'Helvétius. *De l'Esprit. Disc.* 4. Ch. 14 et 15.

neur et en renonçant à ces vertus publiques et privées sans lesquelles la paix de l'ame et le vrai bonheur de la vie ne peuvent se concevoir. Le caractère et les habitudes de presque tous les riches de cette seconde espèce, ne confirment que trop cette idée, qui suffira bien sans doute pour te détourner à jamais de prendre la même voie pour parvenir au même but. A plus forte raison doit-elle étouffer en toi tout sentiment d'envie pour un avantage si chèrement acheté.

" Restent donc les riches de naissance dont nous ne pouvons nous empêcher de regarder le sort comme véritablement à envier. Encore parmi ces hommes heureux ou nés pour l'être, faut-il rigoureusement excepter tous ceux dont l'éducation ou la mauvaise compagnie a corrompu d'une manière quelconque les penchans ou le caractère. En un mot, c'est aux riches de naissance, dignes en effet de l'être par les dispositions heureuses qu'ils ont reçues de l'éducation ou de la nature, que peuvent s'appliquer avec justesse tout ce que je te disais tout à l'heure sur l'avantage d'une position qui, comme celle-ci, nous rend indépendans des hommes et des choses, et qui ouvre notre ame au sentiment et à l'exercice de tout ce qu'il y a de bon à concevoir et à pratiquer ici-bas. A l'égard des riches de cette dernière espèce, je n'ai autre chose à te dire, mon cher enfant, si ce n'est que le hasard de la naissance et la loi civile ont fait pour ces individus, comparativement à tous les autres, ce que la nature a fait pour les habitans des contrées les plus favorisées, comparativement à ceux des bords de la mer Glaciale et du Kamtschatka. Cela posé, je ne vois pas pourquoi nous autres pauvres et forcés au travail pour subsister, nous envierions le sort d'un homme né riche, plus que le Kamtschadale et le Groënlandais n'envient celui de l'oisif et paisible habitant des îles de la mer du Sud. *Gaudeant bene nati.* C'est le refrein de l'homme sage ; il le répète en chantant, chaque fois que l'occasion lui présente un objet de comparaison semblable.

" J'ai cru, mon cher enfant, tout ce détail nécessaire ; j'ai cru devoir te développer à cet égard toutes mes idées, d'autant plus que je ne les ai vues encore nulle part, et ce qui m'y

a plus déterminé encore, c'est qu'elles me semblent merveilleusement propres à te consoler, et dans quelque situation que tu puisses être un jour, à te rendre toujours à peu près content de ton partage.

„ Cependant dans la sollicitude que j'éprouve, dans le desir que j'ai de t'assurer par mes conseils tout le bonheur dont ta condition te rend susceptible, je sens qu'il ne me suffit pas de t'avoir ainsi donné des motifs généraux de résignation ; il faut que des *motifs d'action* viennent à l'appui de ces derniers, qu'ils te déterminent à des efforts sur toi-même et préviennent en toi les suites d'une indifférence prétendue philosophique et toujours cruellement punie par l'expérience. Permets-moi donc encore quelques raisonnemens sur cet important sujet. Je te parle ici d'abondance de cœur, et tu n'en doutes pas. Or tu sais que partout où il y a effusion de ce genre, il y a abondance de paroles et peut-être du *délayement*. De mon côté je sais aussi que, comme l'a dit notre bon Rousseau, „ si l'amitié „ quelquefois rend diffus l'ami qui parle, elle rend toujours „ patient l'ami qui écoute (5). „

„ Ce même Rousseau que j'ai toujours tant de plaisir à citer, tout en le réfutant quelquefois, dans son Emile (livre 4 à la fin) trace à son gré le tableau des plaisirs d'un riche tel qu'il le conçoit; et comme il se trouve que ces plaisirs, tous pris dans la simple nature, sont à peu près à la portée de tout le monde, „ Gens à coffres-forts, nous dit-il alors avec confiance, cherchez „ un autre emploi de votre opulence; car *pour le plaisir, elle* „ *n'est bonne à rien.* „ Je ne crois pas, mon cher fils, avoir de grands efforts à faire pour te prémunir contre cette opinion tranchante, aussi fausse dans son principe que dangereuse dans son application, qui m'a séduit long-tems moi-même, et dont j'ai trop été la dupe. Je sens aussi bien que Rousseau le prix des jouissances naturelles et simples, et je sais qu'en général ce sont les moins coûteuses. Encore même cela n'est-il pas toujours vrai, sur-tout pour l'habitant des villes, pour qui un bouquet de roses a, comme toute autre chose, un prix pécuniaire souvent

(5) *Nouvelle Héloïse.* IIIe partie. Lettre 18.

fort au-dessus de ses facultés, et qui, pour ce plaisir-là comme pour tout autre aussi simple, aussi naturel, doit trouver l'opulence bonne à quelque chose. Mais d'un autre côté, je sais aussi que depuis le pain quotidien, jusqu'aux livres et aux billets de spectacle, tout s'achète avec de l'argent. Or il est telle situation, telle disposition de l'ame où la privation d'un ouvrage à lire ou d'un beau spectacle à voir, peut nous être presque aussi dure que celle, si ce n'est d'un morceau de pain, au moins de ce qui s'en rapproche le plus sous le rapport de la nécessité. Remarquons bien d'ailleurs que, quelques précautions que Rousseau prenne pour placer son riche dans la situation la plus favorable à une fortune médiocre, quoiqu'il le fasse habiter au village, dans une province reculée, etc., etc., il n'en est pas moins vrai que dans aucune partie de la France, et dans le tems où nous vivons, ce riche donné par lui pour modèle, ne pourrait pas mener un pareil train de vie à moins d'un revenu clair et net de 4 à 5 mille francs (6). Remarquons en outre (et c'est par-là que je l'attaque avec avantage), remarquons qu'il ne suppose son riche appliqué à l'étude d'aucune science en particulier, ni ami d'aucun art agréable quelconque. Il est clair que si nous n'imaginons pour lui d'autres plaisirs naturels et vrais que celui de dîner sur l'herbe au bord d'un clair ruisseau, ou de *danser dans une grange avec des paysans*, il n'aura pas très-grands frais à faire pour se les procurer; mais supposons-lui quelque délicatesse dans les goûts, et la moindre disposition à la culture d'une science, d'un art agréable, quel qu'il soit, et dès-lors affirmons bien, sans crainte d'être accusés d'exagération, que notre riche philosophe, avec toute sa simplicité et sa bonhommie, n'aura pas trop de *dix mille livres de rente*. Mais à ce compte, il sera bien, si je ne me trompe, un *homme à coffre-fort*; et Rousseau lui-même, n'en doutons

(6) Que l'on consulte, pour s'en bien convaincre, tous les mémoires statistiques jusqu'à présent publiés par un grand nombre de Préfets. Dans tous ces mémoires, un chapitre est consacré à faire connaître le prix local de toutes les choses nécessaires à la vie. On y verra avec plus ou moins de détails, la preuve *arithmétique* de cette assertion.

pas, se serait trouvé fort bien *pour le plaisir* d'être aussi un de ces hommes-là.

» Mon enfant, en cela comme en toute autre chose, défions-nous des rêves philosophiques, de ces illusions que j'appellerai *sentimentales*, et d'une imagination poëtique trop prompte à parer l'objet que nous ne voyons pas, ou que nous ne voyons que de très-loin. Rentrons dans le cercle des idées communes, et voici en les consultant, en consultant également ce que la conscience me dicte et tout ce que mon amour pour toi m'inspire, voici les conseils paternels que je te donne. Tout m'assure qu'en les suivant, tu ne risqueras pas de t'égarer.

» Travailles, puisque c'est la loi que la nature, à tous pauvres ou riches, nous impose indistinctement, pour l'intérêt de notre bonheur même; travailles, puisque de plus, étant pauvre toi-même, il le faut pour que tu puisses vivre, et dans le choix d'un genre de travail, décides-toi d'après tes goûts particuliers, d'après les idées que je t'ai moi-même communiquées sur ce sujet important (7), d'après enfin les circonstances plus ou moins favorables à tes espérances et à tes projets. Fais en sorte que ce travail puisse te plaire par tous les avantages qui peuvent le rendre intéressant et agréable, mais sur toute autre chose choisis-le de nature à trouver dans son salaire de quoi satisfaire amplement à tous tes besoins physiques et moraux. »

» *Est modus in rebus*, tu l'as lu dans Horace, et dans cette

---

(7) Tout ce qu'on peut dire de plus raisonnable sur le choix d'un état, se trouve en peu de mots renfermé dans ce passage d'un livre très-justement estimé. Quoiqu'étranger à cette discussion, ce passage peut trouver ici sa place, et les lecteurs ne pourront que me savoir gré de la citation.

» .... Relativement au *choix d'un état*, le jeune homme se répé-
» tera de tems en tems trois grandes vérités. — La première, c'est
» que pour réussir dans quelque genre que ce soit, il faut une vo-
» lonté ferme et constante. — La seconde, c'est qu'il faut toujours
» donner la préférence aux projets dont la réussite dépend plus de
» nous que des autres. — La troisième, c'est que le plus souvent, il
» vaut mieux s'occuper du soin de rendre son état meilleur que de
» travailler à en changer » *Catéchisme universel*, par Saint-Lambert. Chap. *de l'examen de soi-même.*

idée, tu me diras aussi sans doute: Dieu me garde d'aspirer à la richesse, quelque avantage qu'on en puisse attendre; je n'aspire qu'à la médiocrité. . . . . Fort bien, mon fils ! *médiocritas aurea*, n'est-ce pas? car c'est celle-là qu'Horace nous recommande comme nécessaire au bonheur. Mais ne nous laissons pas ici abuser par une différence de mots, et voyons si cette médiocrité *dorée* est autre chose au fond que la richesse même, dans le sens qu'on donne le plus communément à ce mot. Avant de tant disserter, comme je viens de le faire, sur la richesse et sur ses avantages que je n'ai pas dissimulés, l'ordre naturel des idées me commandait sans doute d'en donner une définition claire et précise. S'il en est tems encore, je te dirai que mes idées en cela diffèrent beaucoup des idées communes, et que j'appelle *riche*, quel que soit d'ailleurs le *quantùm* de son revenu, l'homme qui n'est point nécessité au travail pour vivre et satisfaire à tous ses besoins. Or (retiens bien cela, mon fils) le nombre et l'exigeance de ces besoins varient infiniment d'homme à homme, et ILS SONT D'AUTANT PLUS EXIGEANS ET PLUS NOMBREUX que l'éducation et la culture de l'esprit ont rendu nos goûts plus délicats et notre imagination plus active. Il n'y a pas de vérité dont il m'importe plus de te bien convaincre que celle-là. Par une suite de ma définition précédente, nécessairement j'appelle *pauvre* l'homme forcé au travail pour satisfaire à tous ses besoins; mais son bénéfice ou son traitement annuel, fût-il de 100 mille francs, de *pauvre* qu'il eût été, le constituera *misérable*, si cet avoir ne suffit pas, ou ne suffit qu'à peine à ses besoins, quels qu'ils soient. Cela posé, je ne te dirai point: deviens riche: avec les habitudes studieuses et les goûts que tu tiens de moi, ce serait en pure perte que tu y voudrais aspirer; mais je te dis, et du profond de mon cœur te recommande d'éviter, non pas seulement la misère, mais pour employer une expression moins dure et plus familière aux hommes de notre condition, d'éviter le *malaise* à tout prix; et c'est parce que l'argent *en assez grosse somme* peut seul constituer pour l'homme libéralement élevé, la médiocrité *dorée* dont est question ici, que je me vois forcé d'y ramener tes vues, en dépit des poëtes et quoique la philo-

sophie peut-être en murmure. Autant une avidité démésurée te deviendrait funeste, autant une indifférence mal raisonnée sur ce qui fait l'objet des vœux constans de la multitude, pourrait te devenir une source de mécomptes et du *désappointement* le plus cruel.

„ Il faut finir. Je termine par cette considération dont tu apprécieras l'importance. Garde-toi de croire que *l'argent en grosse somme* soit à mes yeux tellement précieux, tellement nécessaire que je ne sente pas aussi le mérite du *parvo contentus* et de l'extrême modération dans les desirs. Le loisir et la liberté sont à mes yeux les seuls biens réels, ou du moins les seuls ardemment desirables. L'homme assez maître de lui-même pour réduire ses besoins à tel point que le plus mince revenu suffirait à les satisfaire, et qui, se réduisant au pain et à l'eau, renoncerait à tout pour jouir sans trouble de ces deux avantages vraiment inappréciables (*otium cum libertate*) aurait mon approbation toute entière. Il serait *riche* avec cent écus par an; car en cela, encore une fois, tout est relatif; mais qui peut se resserrer en d'aussi étroites bornes ? Qui peut se flatter d'y rester, sans retour involontaire vers les biens et les jouissances terrestres, sans repentir tardif, sans regrets ni vœux superflus ? D'ailleurs les privations plus ou moins dures qu'on peut dans cette vue s'imposer à soi-même, est-on toujours maître de les prescrire à une épouse, à des enfans, à tous ceux qui tiennent ou qui doivent attendre de nous le vivre et tous les soutiens de l'existence ? Pour le philosophe à cet égard le plus indépendant de l'opinion, il y a toujours des habitudes, des convenances, des préjugés même qui lui doivent être respectables, et il faudrait regarder comme fortement blâmable l'homme qui indélicatement les foulerait aux pieds. „

G. P.

465